

Les circonstances qui m'avaient conduit là, je n'en ferais pas mention si elles ne contribuaient à faire comprendre l'état d'âme où je me trouvais quand se produisit l'incident dont il s'agit. Ces circonstances, les voici en peu de mots :

Je suis né à la Rivière-Ouelle, un joli endroit situé, comme vous savez tous, à quelque vingt-cinq lieues en aval de Québec, sur la rive droite du Saint-Laurent. Mon père était mort pendant que je faisais mes classes au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et ma mère s'était remariée deux ans plus tard.

Mes études terminées, ma mère désirait me voir embrasser une carrière libérale, ce qui m'agréait assez. Mais cela exigeait certains sacrifices, et mon beau-père, qui, par parenthèse, m'était peu sympathique, s'y opposait carrément. De là des malentendus, des discussions, des froissements ; bref, une vie impossible pour ma mère et pour moi.

Pauvre mère ! elle avait souffert de ma présence, elle eut à pleurer mon éloignement. Pour lui rendre la paix, je saisis la première occasion, et je partis. Un agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson m'avait engagé, avec quelques hardis compagnons, pour aller faire la traite des pelleteries dans les territoires voisins de l'Alaska.

Je ne vous raconterai ni mes pérégrinations lointaines, ni mes aventures dans les différents postes où je dus séjourner. Ah ! ceux qui trouvent la civilisation moderne trop terre à terre auraient eu là de quoi se faire passer le goût de la poésie primitive, j'en réponds.

Les choses les plus nécessaires à la vie ne nous manquaient pas ; mais ces mille petites douceurs, ces mille objets superflus qui font le charme de l'existence, il ne fallait pas y songer. Nous avions de l'occupation tant et plus durant une bonne partie de l'année, mais que faire pour se distraire pendant les mortes saisons ? Les livres étaient rares : qu'inventer pour tuer la monotonie des rudes et interminables hivers, en tête à tête continué avec les mêmes individus, et ne comptant les jours que par une courte apparition du soleil à l'horizon ?

Et point de nouvelles ! Séparés du monde entier durant douze mois d'une année à l'autre. Une seule malle-poste pendant la saison d'été, et c'était tout. Imaginez seize ans de cette vie-là !

Enfin, dans l'automne de 1876, le courrier en retard m'apporta deux nouvelles qui me rapprochaient singulièrement de mon pays et de ma vieille mère : le mari de celle-ci était mort et le chemin de fer du Pacifique canadien venait d'atteindre Calgary, d'où il allait s'élancer d'un bond à l'assaut des montagnes Rocheuses.

J'étais alors au fort Yukon, sur le fleuve du même nom, à cent lieues au nord-ouest de l'ancien fort Reliance, poste aujourd'hui célèbre sous le nom de Dawson city. Nul engagement ne me retenait là-bas ; un Sioux, qui connaissait bien la route et qui retournait à Edmonton, pouvait me servir de guide. Le cœur bondissant dans la poitrine, je fis mes préparatifs de départ.

En sorte que, le 1er novembre au matin, mon sauvage et moi, nous nous acheminions à la raquette sur la surface gelée de la rivière Porc-épic, l'un précédant et l'autre suivant un long et fort tobagan chargé de nos armes et bagages, et traîné par quatre vigoureux chiens esquimaux, en route pour le fort Lapière—une course de deux cent cinquante milles pour ainsi dire d'une haleine.

Du fort Lapière, il faut traverser les montagnes Rocheuses pour atteindre le fort McPherson. Soixante-dix milles à travers un labyrinthe inouï de torrents, de précipices, de rocs croulants, de glaciers et de pics inaccessibles ! Pour de la poésie sauvage, c'était là de la poésie sauvage ; seulement, on bénit le ciel quand cela devient un peu moins poétique.

En partant du fort McPherson, on suit d'abord la rivière Peel sur une distance d'à peu près cent milles ; puis cent autres milles de prairies, de cours d'eau, de lacs et de portages vous conduisent au fort Good-Hope, sur le Mackenzie, qu'il faut remonter jusqu'au Grand lac des Esclaves ; un trajet, cette fois, de six cents milles en chiffres ronds.

De ce point on coupe à travers la prairie jusqu'à Athabaska Landing, dernière station avant d'arriver à Edmonton ; encore cinq cents milles de marche au moins ! Vous voyez que ce ne sont pas là des promenades ; ni même des voyages à entreprendre à la légère. Mais les étapes ont beau être longues et pénibles, on les parcourt encore assez gaiement. lorsque chacune d'elles nous rapproche de ceux que l'on aime.